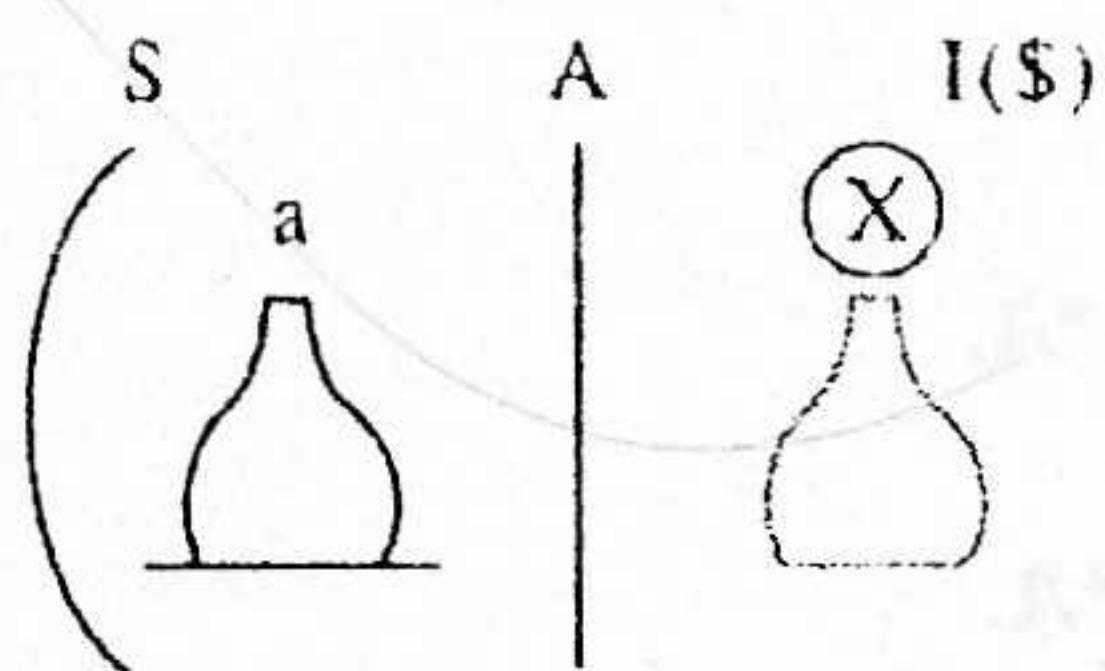


VI

au tableau :



MERCREDI 19 DÉCEMBRE 1962

D*Je m'étais permis*/LIGT*S'il
m'était permis*

Donc, ce que j'évoque ici pour vous n'est pas de la métaphysique. *Si je pouvais me permettre* d'employer un terme auquel l'actualité a fait, depuis quelques années, un sort, je parlerais plutôt de lavage de cerveau.

Ce que j'entends, c'est, grâce à une méthode, vous apprendre à reconnaître, à reconnaître à la bonne place, ce qui se présente dans votre expérience. Et bien entendu, l'efficacité de ce que je prétends faire ne s'éprouve qu'à l'expérience. Et si, parfois, on a pu objecter la présence à mon enseignement de certains que j'ai en analyse, après tout, la légitimité de cette coexistence de deux rapports avec moi — celui où l'on m'entend et celui où, de moi, l'on se fait entendre — ne peut se juger qu'à l'intérieur et pour autant que ce que, ici, je vous apprends, peut effectivement faciliter à chacun — j'entends : aussi bien à celui qui travaille avec moi — l'accès à la reconnaissance de son propre chemin. 2

À cet endroit, bien sûr, il y a quelque chose, une limite, où le contrôle L>mais< externe s'arrête, *mais* assurément ce n'est pas un mauvais signe si l'on peut L voir, *dans le contrôle*, que ceux-là qui participent de ces deux positions y D,V*apprendront*/L *apprennent*, au moins, à mieux lire.

"Lavage de cerveau", ai-je dit. C'est bien, pour moi, m'offrir à ce contrôle que je reconnaisse, dans les propos de ceux que j'analyse, autre chose que ce qu'il y a dans les livres. Inversement, pour eux, c'est qu'ils sachent, dans les livres, reconnaître, au passage, ce qu'il y a effectivement, dans les livres. Et à cet endroit je ne puis que m'applaudir, par exemple, d'un petit signe comme celui-ci, récent, qui m'a été donné, de la bouche de quelqu'un, justement, que j'ai en analyse, qu'au passage ne lui échappe pas la portée d'un trait comme celui-ci, qu'on peut, au passage, accrocher, dans un livre dont la traduction est venue récemment — combien tard ! — d'une œuvre de Ferenczi en français, à savoir ce livre dont le titre original est *Versuch einer Genitaltheorie*, 'Recherche, très exactement, d'une théorie de la génitalité — et non pas 3 simplement, "des origines de la vie sexuelle", comme on l'a ici noyé —, livre assurément qui n'est pas sans inquiéter, par quelque côté que j'ai déjà, pour ceux qui savent entendre, dès longtemps *pointé* comme pouvant, à l'occasion, participer du délire mais qui, apportant avec lui cette énorme expérience, laisse tout de même, en ses détours, déposer plus d'un trait, pour nous précieux. Et celui-ci, dont je suis sûr que l'auteur lui-même ne lui donne pas tout l'accent qu'il *vaut*, justement dans son dessein, dans sa recherche d'arriver à une notion trop harmonisante, trop totalisante de ce qui fait son objet, à savoir, la visée, la réalisation génitale.

Au passage, le voici qui s'exprime ainsi : « *Le développement de la sexualité génitale, dont nous venons*, dit-il, *chez l'homme* — c'est en effet ce qu'il *vient de tenir pour* l'homme mâle, le mâle —, *de schématiser les grandes lignes subit, chez la femme* — par... ce qu'on a traduit par — *une interruption plutôt inattendue* », traduction tout à fait impropre puisqu'il s'agit en allemand d'*Eine meist ziemlich unvermittelte Unterbrechung*, *c'est-à-dire une* interruption, *dans la plupart des cas, à peu près sans médiation, qui* ne fait donc pas partie de ce /*procès*/ que Ferenczi qualifie d'amphimixie et qui *n'est, en fin de 4

D*/[AFi*ça*]/ veut dire le plus souvent qu'elle est sans médiation. Quelle*/LJO1007*subit une interruption "inattendue"*/L,JO

(1). S. Ferenczi, [Versuch einer Genitaltheorie, Leipzig-Wien-Zürich, Internationaler psychoanalytischer Verlag, 1924] Thalassa, essai sur la théorie de la génitalité, *Psychanalyse III, Œuvres complètes 1919-1926*, Paris, Payot, 1974, p.250 sq. (p.269 pour le passage cité) [Cf. aussi Thalassa, *Psychanalyse des origines de la vie sexuelle*, Paris, Payot, 1962, 1992].

compte, qu'une des formes, naturalisée, de ce que nous appelons — thèse, antithèse, synthèse —, de ce que nous appelons progrès dialectique, si je puis dire — ce qui, sans doute, n'est pas le terme qui, dans l'esprit de Ferenczi, est valorisé mais *bien* ce qui anime effectivement toute sa construction. C'est bien D*de*/L ce qu'il note, c'est que, *unvermittelte*, c'est-à-dire latéral par rapport à ce procès, et n'oubliions pas qu'il s'agit de trouver la synthèse *de* l'harmonie D*et*/L génitale, donc improprement traduit ici *par "plutôt inattendu", mais qu'il faut D//c'est-à-dire plutôt en impasse entendre comme "en dehors* *des progrès* de la médiation". //en dehors*/LJO*de ce procès*

« *Cette interruption*, dit-il, *est caractérisée* — et il ne fait là qu'accentuer ce que nous dit Freud — *par le déplacement de l'érogénéité du clitoris (pénis féminin) à la cavité vaginale*. L'expérience analytique *continue-t-il,* nous L incline cependant à supposer que, chez la femme, non seulement le vagin, mais aussi d'autres parties du corps, peuvent se génitaliser — comme l'hystérie en témoigne également —, en particulier le mamelon et la région qui l'entoure.² ».

Comme vous le savez, bien d'autres zones, encore dans l'hystérie... d'ailleurs aussi bien, la traduction ici, faute de suivre effectivement le précieux de ce qui, ici, nous est apporté comme matériel — traduction /*fleuve*/ en L quelque sorte, /*baveuse*/ —, il y a simplement, non pas "en témoigne LIAfi*littérale* également" mais "nach /*Art*/ der Hysterie" en allemand. Afif

Qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'est-ce que ça veut dire, pour quelqu'un qui a appris, que ce soit ici ou ailleurs, à entendre, si ce n'est que l'entrée en fonction du vagin, comme tel, dans la relation génitale, est un mécanisme strictement équivalent à tout autre mécanisme hystérique. Et ici, pourquoi nous en étonner ? Pourquoi nous en étonner, à partir du moment où, par notre schéma de la place du lieu vide dans la fonction du désir vous *avez... tout prête* à reconnaître quelque chose dont le moins qu'on puisse dire est que, pour > vous, pourra au moins se situer ce paradoxe, ce paradoxe qui se définit ainsi : c'est que le lieu, la maison de la jouissance se trouve normalement — puisque naturellement — placé, justement, en un organe que vous savez, de la façon la plus certaine, par l'expérience comme par l'investigation anatomo-physiologique, comme insensible, au sens qu'il ne saurait même s'éveiller à la sensibilité pour la raison qu'il est énervé ; que le lieu, le lieu dernier de la jouissance, de la jouissance génitale, est un endroit... après tout, ce n'est pas un mystère : on peut y déverser des déluges d'eau brûlante, et à une température telle qu'elle ne saurait être supportée par aucune autre muqueuse, sans provoquer des réactions sensorielles actuelles, immédiates.

Qu'est-ce à dire, si ce n'est qu'il y a tout lieu, pour nous, de repérer de telles corrélations, avant d'entrer dans le mythe diachronique d'une prétendue maturation qui ferait, du point — sans doute nécessaire — *d'arrivée*, D*d'arriver*/H,Afi d'achèvement, d'accomplissement de la fonction sexuelle dans la fonction génitale, autre chose qu'un procès de maturation, qu'un lieu de convergence, de synthèse de tout ce qui a pu se présenter, jusque là, de tendances partielles, *et* qu'à* reconnaître, non seulement la nécessité de cette place vide, en un point D*et, car*/Afi fonctionnel du désir, mais de voir que, même, c'est là que la nature elle-même, que la physiologie *va trouver* son point fonctionnel *le plus* favorable, nous D*n'a trouvé*/CC32,JO1008 II nous trouvons ainsi dans une position plus claire : à la fois délivrés de ce poids D*non plus*/A de paradoxe qui va nous faire imaginer tant de constructions mythiques autour de la prétendue jouissance vaginale.

Non pas, bien sûr, que quelque chose ne soit pas indicable au-delà. Et c'est, si vous vous en souvenez bien, ceux qui ont assisté à notre Congrès d'Amsterdam³, ce dont ils peuvent se souvenir : qu'à l'entrée de ce Congrès j'ai

(2). S. Ferenczi, *op. cit.* : « Die soeben kurzlich geschilderte Ausbildung der Genitalsexualität beim Manne erfährt beim weiblichen, Wesen eine meist ziemlich unvermittelte Unterbrechung. Sie ist vor allem gekennzeichnet durch die Verlegung der Erogenität von der Klitoris (dem weiblichen Penis) auf den Hohlraum der Vagina. Psychoanalytische Erfahrungen drängen uns aber die Annahme auf, daß bei der Frau nicht nur die Vagina, sondern auch andere Körperteile nach Art der Hysterie genitalisiert werden, so vor allem die Brustwarze und ihre Umgebung. »

(3). Colloque international de Psychanalyse. Université municipale d'Amsterdam, 5-9 sept. 1960. J. Lacan, "Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine", 1^e éd. dans *La Psychanalyse*, vol.7, Paris, PUF, 1964 [rééd. Tchou, 2001] repris dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

D>xxx< indiqué ce qui, >< faute d'appareil, faute de ce registre structural dont j'essaie ici de vous donner les articulations, n'a même par pu, au cours d'un congrès où beaucoup de choses, et méritoires, se sont dites, être effectivement *articulé et repéré comme tel*. Et pourtant combien précieux pour nous *est de savoir ceci, puisqu'aussi* bien tous les paradoxes, concernant la place à donner à l'hystérie, L,JO *dans ce* qu'on pourrait appeler l'échelle des névroses...

cette ambiguïté notamment qui fait que — du fait de ces analogies évidentes et dont, là, je vous pointe la pièce maîtresse, la pièce majeure, avec le mécanisme hystérique — nous sommes appelés à la mettre, dans une échelle diachronique, comme la névrose la plus avancée, parce que la plus proche de l'achèvement génital

L ...il nous faut, à cette conception diachronique, *à la fois la* mettre au terme D*et le renversement,*/L de la maturation infantile *mais aussi à son départ, puisque* la clinique nous montre >< qu'il nous faut bien, dans l'échelle névrotique, la considérer au contraire comme la plus primaire, celle sur laquelle, nommément, par exemple, les constructions de la névrose obsessionnelle *s'édifient. Que d'autre part* les relations de l'hystérie, pour tout dire, avec la psychose elle-même, avec la L schizophrénie, sont évidentes *et ont été soulignées.*

La seule chose qui puisse nous permettre, *autrement qu'à flotter au gré des besoins du cas à explorer*, de la mettre ainsi soit à la fin, soit au début des prétendues phases évolutives, c'est avant tout, et d'abord, de la rapporter à ce qui prévaut, à savoir la structure, la structure synchronique du désir ; c'est d'isoler, dans la structure constituante du désir comme tel, ce qui fait que je désigne cette place, la place du blanc, la place du vide, comme jouant toujours une fonction essentielle. Et que cette fonction soit mise en évidence, de la façon majeure, dans la structure achevée, terminale, de la relation génitale, c'est à la fois la confirmation du bien fondé de notre méthode, c'est >de< aussi l'amorce d'une vision plus claire, déblayée de >< quoi nous avons à nous repérer concernant les phénomènes, proprement, du génital.

Sans doute y a-t-il obstacle, objection à ce que nous le voyions directement, puisque il nous faut passer, pour y atteindre, par une voie un peu détournée. Cette voie de détour, c'est l'angoisse, et c'est pour ça que nous y sommes cette année.

Le point où nous sommes en ce moment, où s'achève, avec l'année, une première phase de notre discours, consiste donc à bien vous dire qu'il y a une structure de l'angoisse. Et l'important, le vif de la façon dont, dans ces premiers entretiens, je l'ai annoncé, amené, abordé pour vous, elle est assez dans cette image, je veux dire... je veux dire dans ce qu'elle apporte d'arêtes vives, qui est à prendre dans tout son caractère spécifié... je dirai même, jusqu'à un certain point, qu'elle ne montre pas encore assez, sous cette forme 9 tachygraphique où je vous *la* répète au tableau depuis le début de mon discours : il faudrait insister sur ceci, que ce trait [A], c'est quelque chose que vous voyez par la tranche et qui est un miroir. Un miroir ne s'étend pas à l'infini : un miroir a des limites et ce qui >< vous le rappelle c'est, si vous vous rappelez à l'article⁴ dont ce schéma est extrait, que ces limites du miroir, j'en

L fais état. On peut voir quelque chose *par* ce miroir, à partir d'un point situé, L*>< *si l'on peut dire,* quelque part dans l'espace du miroir, d'où il n'est pas, pour le sujet, aperceptible.

D*ne me*/JO Autrement dit, je *ne* vois pas forcément moi-même mon œil dans le miroir, même si le miroir m'aide à apercevoir quelque chose que je ne verrais pas autrement. Ce que je veux dire par là, c'est que la première chose à avancer concernant cette structure de l'angoisse, c'est quelque chose que vous oubliez toujours dans les observations où *elle se révèle* : fascinés par le D*se révèle //*/Afî contenu du miroir, vous oubliez *ses limites* et que l'angoisse est encadrée.

(4). J. Lacan, Remarque sur le rapport de Daniel Lagache, *Écrits, op. cit.*, p.647-684.

Ceux qui ont entendu mon intervention aux Journées Provinciales concernant le fantasme⁵, intervention qu'après deux mois et une semaine, j'attends toujours qu'on me remette le texte, peuvent se rappeler de quoi je me suis servi comme métaphore : d'un tableau qui vient se placer dans l'encadrement d'une fenêtre. Technique absurde sans doute, s'il s'agit de mieux voir ce qui est sur le tableau mais, comme je l'ai aussi expliqué, ce n'est pas de cela, justement, qu'il s'agit, c'est, quel que soit le charme de ce qui est peint sur la toile, de ne pas voir ce qui se voit par la fenêtre.

Ce que le rêve inaugural dans l'histoire de l'analyse vous montre, dans ce rêve de l'Homme aux loups⁶, dont le privilège est que, comme il arrive incidemment et d'une façon non ambiguë, l'apparition dans le rêve d'une forme pure, schématique du fantasme, c'est parce que le rêve à répétition de l'Homme aux loups est le fantasme pur, dévoilé dans sa structure, qu'il prend toute son importance et que Freud le choisit pour faire — dans cette observation qui n'a, pour nous, ce caractère inépuisé, inépuisable, que parce qu'il s'agit essentiellement et du bout en bout, du rapport du fantasme au réel —... qu'est-ce que nous voyons dans ce rêve ? La béance soudaine — et les deux termes sont indiqués — d'une fenêtre ; le fantasme se voit au-delà d'une vitre et par une fenêtre qui s'ouvre ; le fantasme est encadré et ce que vous voyez au-delà, vous y reconnaîtrez, si vous savez, bien sûr, vous en apercevoir, vous y reconnaîtrez, sous ses formes les plus diverses, la structure qui est celle que vous voyez, ici, dans le miroir de mon schéma ; il y a toujours les deux *parts* : d'un support plus ou moins développé, et de quelque 'chose qui est supporté. Il y a les loups, sur les branches de l'arbre ; il y a sur tel dessin de schizophrène — je n'ai qu'à ouvrir n'importe quel recueil, pour le ramasser, si je puis dire, à la pelle —, aussi, à l'occasion, quelque arbre, avec au bout, par exemple — pour prendre mon premier exemple, dans le rapport que **Jean Bobon** a fait au dernier Congrès d'Anvers, sur le phénomène de l'expression⁷ —, avec, au bout de ces branches, quoi ? ce qui, pour un schizophrène, remplit le rôle que les loups jouent *dans ce cas bordrer-line qu'est* l'*Homme aux loups* : ici, des signifiants. C'est au-delà des branches de l'arbre que la schizophrène en question écrit la formule de son secret : "Io sono sempre vista", à savoir ce qu'elle n'a jamais pu dire, jusque-là : "je suis toujours vue". Encore, ici, faut-il que je m'arrête, pour vous faire apercevoir qu'en italien, comme en français, *vista* a le sens ambigu : ce n'est pas seulement un participe passé, c'est aussi *la vue* avec ses deux sens *subjectif et objectif* ; la fonction de la vue et le fait d'être une vue, comme on dit "*la vue du paysage*", celle qui est prise, là, comme objet sur une carte postale. Je reviendrai, bien sûr, sur tout cela.

Ce que je veux seulement, aujourd'hui, ici accentuer, c'est que l'horrible, le louche, l'inquiétant, tout ce par quoi nous traduisons, comme nous pouvons, en français, ce magistral *Unheimliche*, se présente par des lucarnes ; que c'est encadré que se situe, pour nous, le champ de l'angoisse. Ainsi, vous retrouvez, ce par quoi, pour vous, j'ai introduit la discussion, à savoir le rapport de la scène au monde.

Soudain, tout d'un coup : toujours, ce terme, vous le trouverez, au moment de l'entrée du phénomène de l'*Unheimliche*. La scène qui se propose, dans sa dimension propre, au-delà, sans doute nous savons que ce qui doit s'y référer, c'est ce qui, dans le monde, ne peut se dire. C'est ce que nous attendons toujours au lever du rideau ; c'est ce court moment, vite éteint, de l'angoisse, mais qui ne manque jamais à la dimension par où nous faisons plus que de

(5). Journées d'octobre 1962 [Cf. annexe II].

(6). S. Freud. [Aus der Geschichte einer infantilen Neurose, 1918. G.W XII] Extrait de l'histoire d'une névrose infantile, *Cinq psychanalyses*, op. cit., § IV "le rêve et la scène primitive"; ou encore *L'homme aux loups*, PUF Quadrige, 1990 [nouvelle traduction].

(7). J. Bobon, *Psychopathologie de l'expression*. Rapport de psychiatrie présenté au Congrès de psychiatrie et de neurologie de langue française [60^e session. Anvers, 9-14 juillet 1962] Paris, Masson, 1963. p.63 [Cf. infra, n.13, p.68] [Cf. annexe CD].



D*barres*/FDIGM*parties*



CC33

D*ce qu'à Oberlein est*/CC

D*subjectifs...objectifs*/Af1

JO1010|L*asseoir* venir *installer*, dans un fauteuil plus ou moins chèrement payé, nos derrières, qui est le moment des trois coups, qui est le moment du rideau qui s'ouvre.

D*et ça*/L,CC *Et sans* ce temps introductif, vite élidé de l'angoisse, rien ne saurait même prendre sa valeur de ce qui va se déterminer, comme tragique ou comme comique.

"Ce qui ne peut pas" : là encore, toutes les langues ne vous donnent pas les mêmes ressources. Ce n'est pas de *können* qu'il s'agit — bien sûr, beaucoup de choses peuvent se dire, matériellement parlant —, c'est d'un pouvoir, *dürfen*, que traduit mal le *permis* ou *pas permis*; *dürfen* se rapportant à une dimension plus originelle. C'est même parce que "*man darf nicht*", que ça ne se peut pas que "*man kann*", qu'on a tout de même pouvoir et que là agit le forçage, la dimension de détente qui 'constitue, à proprement parler, l'action dramatique. 13

Aristote ?

Nous ne saurions trop nous attarder aux nuances de cet encadrement de l'angoisse. Allez-vous dire que je la sollicite dans le sens de la ramener à l'attente, à la préparation, à un état d'alerte, à une réponse qui est déjà de défense à ce qui va arriver ? Cela oui, c'est l'*Erwartung*, c'est la constitution de l'hostile comme tel, c'est le premier recours au-delà de l'*Hilflosigkeit*. Mais l'angoisse est autre chose. Si, en effet, l'attente peut servir, entre autres moyens, pour son encadrement, *pour tout dire,* nul besoin de cette attente : l'encadrement est toujours là, l'angoisse est autre chose. L'angoisse, c'est quand apparaît, dans cet encadrement, ce qui était déjà-là, beaucoup plus près, à la maison, *Heim*. L'hôte ? allez-vous dire. En un certain sens, bien sûr, cet hôte inconnu, qui apparaît de façon inopinée, a tout à fait affaire avec ce qui se rencontre dans l'*unheimlich*, mais c'est trop peu que de le désigner ainsi car, comme le terme vous l'indique alors, pour le coup, fort bien en français, cet hôte, dans son sens ordinaire, est déjà quelqu'un de bien travaillé par l'attente.

D*de l'Heim*/L,CC

Cet hôte, c'est déjà ce qui était passé dans l'hostile ; dans l'hostile par quoi j'ai commencé ce discours de l'attente. Cet hôte, au sens ordinaire, ce n'est pas le *heimlich*, ce n'est pas l'habitant de la maison, c'est de l'hostile amadoué, 14 apaisé, admis. Ce qui *est de l'*Heim**, ce qui est du *Geheimniss*, n'est jamais passé par ces détours, en fin de compte ; n'est jamais passé par ces réseaux, par ces tamis... par ces tamis de la reconnaissance : il est resté *unheimlich*, moins *inhabituable* qu'inhabitant, moins inhabituel, qu'inhabité.

C'est ce surgissement de l'*heimlich* dans le cadre qui est le phénomène de l'angoisse et c'est pourquoi il est faux de dire que l'angoisse est sans objet. L'angoisse a une autre sorte d'objet que toute appréhension préparée, structurée. Structurée par quoi ? Par la grille de la coupure du sillon, du trait unaire, du "c'est ça" qui toujours, en opérant si l'on peut dire, ferme les lèvres. Je dis : la lèvre, ou les lèvres de cette coupure deviennent lettre close sur le sujet, pour, comme je vous l'ai expliqué la dernière fois, le renvoyer sous pli fermé à d'autres traces.

D*enjambe*/L,CC,GM,JO

Les signifiants font du monde un réseau de traces, dans lequel le passage d'un cycle à l'autre est dès lors possible. Ce qui veut dire quoi ? Ce que je vous ai dit la dernière fois : le signifiant *engendre* un monde, le monde du sujet qui parle, dont la caractéristique essentielle est qu'il est possible d'y tromper.

L'angoisse, c'est cette coupure nette sans laquelle la présence du signifiant, son fonctionnement, son entrée, son sillon dans le réel est impensable. 15 C'est cette coupure qui s'ouvre, et qui laisse apparaître ce que maintenant vous entendrez mieux quand je vous dirai l'inattendu, la visite, la nouvelle, ce que si bien exprime le terme de *pressentiment*, qui n'est pas simplement à entendre comme pressentiment de quelque chose mais aussi le *pré-* du sentiment, ce qui est avant, la naissance d'un sentiment.

Tous les aiguillages sont possibles, à partir de quelque chose qui est l'angoisse, ce qui est en fin de compte ce que nous attendions, et qui est la véritable substance de l'angoisse, le *ce qui ne trompe pas*, le hors de doute. Car ne vous laissez pas prendre aux apparences : ce n'est pas parce que le lien

peut vous paraître cliniquement sensible, bien sûr, de l'angoisse au doute, à l'hésitation, au jeu dit ambivalent de l'obsessionnel, que c'est la même chose.

L'angoisse n'est pas le doute, l'angoisse c'est la cause du doute. Je dis *la cause* du doute, ce n'est pas la première fois et ce ne sera pas la dernière que j'aurais ici *à pointer* que si se maintient, après tant /de décades/* — deux siècles d'apprehension critique —, la fonction de la causalité, c'est bien parce que elle est ailleurs que là *où on* la réfute, et que s'il y a une dimension où nous devons chercher la vraie fonction, le vrai poids, le sens du maintien de la fonction *de cause*, c'est dans cette direction de // l'ouverture de l'angoisse. Le doute, donc, vous dis-je, n'est fait que pour combattre l'angoisse, et justement, tout ce que le doute dépense d'effort, c'est contre des leurres. C'est dans la mesure où ce qu'il s'agit d'éviter c'est ce *qui*, dans l'angoisse, se tient d'affreuse certitude.

Je pense que là, *vous m'arrêterez pour me dire, ou me rappeler* ce que j'ai plus d'une fois avancé, sous des formes aphoristiques : que toute activité humaine s'épanouit dans la certitude, ou encore qu'elle engendre la certitude ou, d'une façon générale, que la référence de la certitude, c'est essentiellement l'action. Eh bien, oui, bien sûr ! et c'est justement ce qui me permet d'introduire maintenant le rapport essentiel de l'angoisse à l'action comme telle : c'est justement peut-être *de l'angoisse que l'action* *emprunte* sa certitude.

*Agir, c'est arracher à l'angoisse sa certitude. Agir, c'est opérer un ||D*empreinte* transfert d'angoisse.*

Ici je me permets d'avancer ceci, ce discours, en fin de trimestre, peut-être un peu vite, *pour* combler, ou *presque* combler les blancs que je vous ai laissés dans le tableau de mon premier séminaire — je pense que vous vous en souvenez —, celui qui s'ordonne ainsi [fig.1] :

17 'Inhibition, symptôme, angoisse, *empêchement, complété de l'embarras*, de l'émotion et *ici* de l'émoi. Je vous ai dit ici [I,X], qu'est-ce qu'il y a ? *Maintenant je vous le dis :* deux choses, le *passage à l'acte*, et l'*acting-out*. J'ai dit "presque compléter" parce que je n'ai pas le temps de vous dire pourquoi le passage à l'acte à cette place et l'*acting-out* à une autre, mais je vais tout de même vous faire avancer dans ce chemin en vous faisant remarquer, dans le rapport le plus étroit à notre propos de ce matin, l'opposition de ce qui était déjà impliqué, et même exprimé dans ma première introduction de ces termes, et dont je vais maintenant souligner <la position>, à savoir : ce qu'il y a d'*en trop* dans l'*embarras*, à ce qu'il y a d'*en moins* dans ce que je vous ai, par un commentaire étymologique dont vous vous souvenez je pense, tout au moins ceux qui étaient là, souligné du sens de l'*émoi*.

18 L'*émoi* vous ai-je dit, est essentiellement l'évocation du pouvoir qui fait défaut, *esmaier*, l'expérience *de* ce qui vous manque, dans le besoin. C'est *en* référence à ces deux termes, dont la liaison est essentielle *en* notre sujet car cette liaison en souligne l'ambiguïté : si c'est en trop, ce à quoi nous avons affaire, alors il ne nous manque pas ; s'il vient à nous manquer, pourquoi dire qu'ailleurs il nous embarrasse ? Prenons garde ici de ne pas céder aux illusions les plus flatteuses.

En nous attaquant ici nous-mêmes à l'angoisse, *que voulons-nous ?* Que veulent tous ceux qui en ont parlé scientifiquement ? Parbleu *ce que j'ai eu le besoin, qui était pour moi exigé que je pose* au départ comme nécessaire à la constitution d'un monde, *le signifiant comme possibilité de transfert, c'est ici* que ça se révèle n'être pas vain et que vous en avez le contrôle. Ça se voit mieux, parce qu'il s'agit justement de l'angoisse et ce qui se voit, c'est quoi ?

C'est que, *vue* à proprement parler scientifiquement c'est montrer qu'elle est quoi ? Une immense duperie ! On ne s'aperçoit pas que tout ce sur quoi s'étend la conquête de notre discours revient toujours à montrer que c'est une immense duperie. Maîtriser par la pensée, le phénomène, c'est toujours montrer comment on peut *le refaire*, d'une façon trompeuse ; c'est pouvoir le reproduire, c'est-à-dire pouvoir en faire un signifiant. Un signifiant de quoi ?

D*à // que si se maintient après tant / de*/LIGT*à soutenir... après tant de temps, plus de*I AFI *à revenir sur ceci que si se maintient après tant de siècles*

D*on*/JO1012,GM

D*où m'arrêter est pour vous dire, ou vous rappeler*/AfilL*vous m'arrêtez pour...*

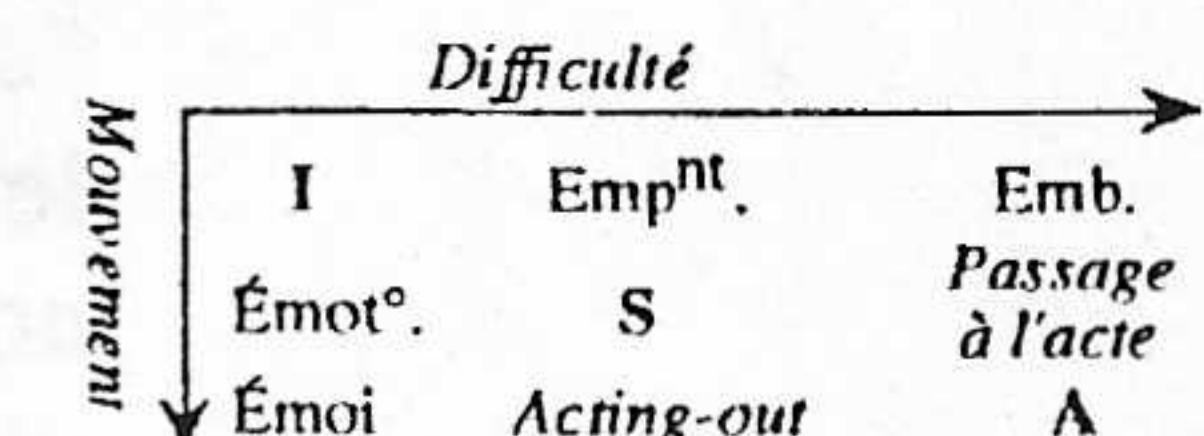
D*de l'action que l'angoisse*/D

D*c'est*/LIAfi*c'est pour* supra p.17

Inhibition	Empêchement	Embarras
Emotion	Symptôme	X
Émoi	X	Angoisse

fig.1

<l'opposition>



D*est*/L,CC,GM,JO

D*à la*/L || D,GM,JOIL,CC*à*

D*c'est*/L

L*reconnaissons ce*

D*...dépose*/JO/L*ce qu'il m'a fallu que je pose*

D*c'est*/L

D*vu*IL*I aborder*|CC,GM,JO

vouloir en parler scientifiquement

D*refaire*/JOIL*le faire*

D*les*/L,CC,JO || D*est falsifié*/ Le sujet en *le* reproduisant *peut falsifier* le livre des comptes, ce qui n'est pas fait pour nous étonner s'il est vrai *que*, comme je vous l'enseigne, *le signifiant*, c'est la trace du sujet dans le cours du monde. Seulement, si nous croyons pouvoir continuer ce jeu avec l'angoisse, eh bien nous sommes sûrs de manquer l'affaire, puisque justement j'ai posé tout d'abord que l'angoisse, c'est L*><* *ce qui regarde* ce qui échappe à ce jeu. Donc c'est cela dont il nous faut nous garder, au moment de saisir /*ce que veut dire/ ><* ce rapport d'embarras au D*entre nous, comment au signifiant, //*/L,JO,CC signifiant *en trop, de manque au signifiant en moins*. Je vais l'illustrer, si 19 vous ne l'avez déjà fait.

Ce rapport, s'il n'y avait pas l'analyse, bien sûr je ne pourrais pas en parler, mais l'analyse l'a rencontré au premier tournant. Le phallus par exemple, le petit Hans, logicien autant qu'Aristote, pose l'équation : "tous les êtres animés ont un phallus". Je suppose bien sûr que je m'adresse à des gens qui ont suivi mon commentaire de l'analyse du petit Hans, qui se souviendront ici à ce propos je pense de ce que j'ai pris soin d'accentuer l'année dernière concernant H,Afi la proposition dite affirmative universelle⁸. J'ai *dit* le sens, sur ce que je voulais par là vous produire, à savoir que l'affirmation dite universelle, >< universelle positive, n'a de sens que de définition du réel à partir de l'impossible : *il est impossible qu'un être animé n'ait pas un phallus*, ce qui, comme vous le voyez, pose la logique dans cette fonction essentiellement précaire de condamner le réel, à trébucher éternellement dans l'impossible. Et nous n'avons pas d'autre moyen de l'appréhender : nous avançons de trébuchement en trébuchement. Exemple : il y a des être vivants, maman par exemple, *qui n'ont pas de phallus*, alors, c'est qu'il n'y a pas d'être vivant. Angoisse.

Et le pas suivant est à faire. Il est certain que le plus commode, c'est de dire que même ceux qui n'en ont pas en ont. C'est bien pourquoi c'est celle à JO*!* laquelle nous nous tenons, dans l'ensemble ! C'est que les 'êtres vivants qui 20 n'ont pas de phallus en auront envers et contre tout ; c'est parce qu'ils auront D*appelleront* un phallus, que nous autres psychologues *appellerons* irréel. Ce sera simplement *le phallus signifiant. Ce n'est pas pour autant qu'ils seront D,CC,FD*le phallus signifiant vivants.*/JO1014,GM

Ainsi, de trébuchement en trébuchement progresse, je n'ose pas dire la connaissance, mais assurément la compréhension. Je ne peux pas résister au plaisir, au passage, de vous faire part d'une découverte que le hasard, le bon hasard, ce qu'on appelle le hasard, qui l'est si peu, une trouvaille que j'ai faite pour vous pas plus tard que ce week-end, dans un dictionnaire de *slang*. Mon dieu, j'aurai mis du temps à y venir, mais la langue anglaise est vraiment une belle langue. Qui donc ici sait que, déjà depuis le XV^e siècle, le *slang* anglais a trouvé cette merveille de remplacer à l'occasion "*I understand you perfectly*" par exemple, par "*I understumble*" c'est-à-dire — je l'écris, puisque la D*phonétisation*/L || D*d'éviter*/L *vocalisation* vous a permis peut-être *de laisser échapper* la nuance — D*Ce que je viens de vous expliquer, non pas //*/L *non pas /*je vous entr'entends/*, ce que veut dire *understand*, "je vous comprends", mais quelque chose d'intraduisible en français, puisque tout le prix de ce mot de *slang* est le fameux *stumble*, qui veut justement dire ce que je suis en train de vous expliquer : le trébuchement. "Je vous comprends", ça me rappelle que, cahin-caha, c'est toujours s'avancer dans le malentendu.

'Aussi bien, si l'étoffe de l'expérience se composait, comme on nous 21 l'enseigne en psychologie classique, du réel et de l'irréel — et pourquoi pas ? —, comment ne pas rappeler à ce propos ce que cela nous indique ? *Comment ne pas profiter de ce qu'est* proprement la conquête freudienne, et que c'est nommément ceci, c'est que si l'homme est tourmenté par l'irréel dans le réel, il L,CC,FD,JO serait tout à fait *vain* d'espérer s'en débarrasser pour la raison qui est : ce qui, dans la conquête freudienne, est bien justement l'inquiétant, c'est que dans D*les*/V l'irréel, c'est le réel qui *le* tourmente.

(8). J. Lacan, *La relation d'objet* (1956-7), [Hans] s.16^{3.4.57}; *L'Identification* (1961-2), [affirmative universelle] s.1^{15.11.61}, 5^{13.12.61}, 8^{17.1.62}.

Son souci, *Sorge,* nous dit le philosophe >< Heidegger. Bien sûr, mais L₁₁L>sorgez<>
nous voilà bien avancés. Est-ce là un terme dernier, qu'avant de s'agiter, de parler, de se mettre au boulot, le souci est présupposé ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Et ne voyons-nous pas que nous sommes déjà, là, au niveau d'un art du souci : l'homme est évidemment un gros producteur de quelque chose qui, le concernant, s'appelle *le souci*. Mais alors j'aime mieux l'apprendre d'un livre saint, qui est en même temps le livre le plus profanateur qui soit, qui s'appelle l'*Ecclésiaste*⁹. Je pense que je m'y référerai dans l'avenir. Cet *Ecclésiaste* qui est la traduction, vous le savez, grecque, par les Septantes, du terme >< D>korrélèth Koléleth>>
22 *Qohéleth*, terme /*hapax,*/ unique, employé dans cette occasion qui vient du L*ἄπαξ*
Qahâl, "assemblée", *Qohéleth* en étant à la fois une forme abstraite et D*Kahal* féminine, étant à proprement parler "la vertu assemblante, la rameutante", l'*Ecclésia*, si on veut, plutôt que l'*Ecclésiaste*.

Et, qu'est-ce qu'il nous apprend, ce livre que j'ai appelé livre sacré et le plus profane ? Le philosophe ici ne manque pas d'y trébucher, à y lire je ne sais plus quel écho — j'ai lu ça — épicurien ! Épicurien, parlons-en, à propos CC*!* de l'*Ecclésiaste* ! Je sais bien qu'Épicure, depuis longtemps, a cessé de nous calmer, comme c'était, vous le savez, son dessein, mais dire que l'*Ecclésiaste* a eu, un seul moment, une chance de nous produire le même effet, c'est vraiment pour ne l'avoir jamais même entrouvert ! CC*!*

"Dieu me demande de jouir", textuel, dans la Bible. C'est tout de même la parole de Dieu. Et même si ce n'est pas la parole de Dieu, pour vous, je pense que vous avez déjà remarqué la différence totale qu'il y a du dieu des juifs au dieu de Platon. Même si l'histoire chrétienne a cru devoir, à propos du dieu des juifs, trouver près du dieu de Platon sa petite évasion psychotique, il est tout de même temps de se souvenir de la différence qu'il y a entre le dieu moteur universel — Aristote —, le dieu Souverain Bien — conception délirante de Platon —, et le dieu des juifs, c'est-à-dire un dieu 'avec qui on parle ; un dieu qui vous demande quelque chose et qui, dans l'*Ecclésiaste*, vous ordonne "Jouis !". Ça c'est vraiment le comble !... car jouir aux ordres, c'est quand même quelque chose dont chacun sent que s'il y a une source, une origine de l'angoisse, elle doit tout de même se trouver quelque part par là. À "jouis", je ne peux répondre qu'une chose c'est : "j.'.o.u.i.s.", bien sûr, mais naturellement je ne jouis pas si facilement pour autant.

Lacan épelle "j'ouïs" ?

וַיֹּאמֶר אֱלֹהִים אֶל־מֹשֶׁה אֶת־הַזֶּה אָשֵׁר אָתָּה
וְאֶת־כֵּן בָּהּ חָקָרָה לְכָנֵי יִשְׂרָאֵל אֲתָּה

Exode, 3, 14

Tel est le relief, l'originalité, la dimension, l'ordre de présence dans lequel s'active pour nous le dieu qui parle, celui qui nous dit expressément qu'il est ce qu'il est. Pour m'avancer, pendant qu'il est là, à ma portée, dans le champ de ses demandes, et parce que vous allez voir que c'est très proche de notre sujet, j'introduirai, c'est le moment, ce que vous pensez bien que ce n'est pas d'hier que j'ai en effet remarqué, c'est à savoir que, parmi ces demandes, du dieu à son peuple élu, privilégié, il y en a de tout à fait précises, et dont il semble que ce dieu n'ait pas eu besoin d'avoir la prescience de mon séminaire pour préciser bien les termes. Il y en a une qui s'appelle la circoncision.

Il nous ordonne de jouir et, en plus, il entre dans le mode d'emploi ! JO*!* Il précise la demande, il dégage l'objet.

24 C'est en quoi, je pense, à vous comme à moi, n'a pas pu ne pas apparaître depuis longtemps l'extraordinaire embrouillaminis, le cafouillage, l'évocation analogique qu'il y a dans la prétendue référence de la circoncision à la castration. Bien sur que ça a un rapport puisque ça a rapport avec l'objet de l'angoisse, mais dire que la circoncision c'est soit la cause, soit, de quelque façon que ce soit, le représentant, l'analogie de ce que nous appelons la castration et son complexe, c'est là faire une grossière erreur. C'est ne pas sortir du symptôme justement, à savoir de ce qui, chez tel sujet circoncis, peut

(9). *Bible de Jérusalem*, Livres poétiques et sapientiaux, L'*Ecclésiaste* (ou *Quohélet*) [תְּהִלָּה]. Dans Chouraqui [Desclée de Brouwer, 1989], Cinq volumes, Qohélèt. Cf. aussi H. Meschonnic [Gallimard, 1970], *Les cinq rouleaux*, Paroles du sage.

D,CC37*relativement au*/L s'établir, de confusion concernant sa marque avec ce dont il s'agit éventuellement dans sa névrose, *à savoir le* complexe de castration.

JO*!*

D*que nier*/L,GT Car enfin, rien de moins castrateur que la circoncision ! Que ce soit net, quand c'est bien fait, assurément, nous ne pouvons *dénier* que le résultat soit plutôt élégant. Je vous assure qu'à côté de tous ces sexes, j'entends mâles, de grande Grèce que les antiquaires, sous prétexte que je suis analyste, m'apportent

/L,JO/ || L*><* || L par tombereaux, /et à domicile,/ *ce* que ma secrétaire leur rend, *et que je D*chargée, à côté de tout*/L vois partir* dans la cour, *chargés d'une valise de* ces sexes, dont je dois dire

L*><* que, *par une accentuation que je n'ose qualifier d'esthétique,* le phimosis est toujours accentué d'une façon particulièrement dégueulasse.

Il y a tout de même, dans la pratique de la circoncision, quelque chose de salubre du point de vue esthétique. Et d'ailleurs, même ceux qui continuent là-dessus à répéter les confusions qui traînent dans les écrits analytiques, tout de même, la plupart ont saisi depuis longtemps qu'il y avait quelque chose du point de vue fonctionnel qui est d'autant essentiel que de réduire, au moins pour une part, d'une façon signifiante, l'ambiguïté qu'on appelle de type bisexuel. "Je suis la plaie et le couteau", dit quelque part Baudelaire¹⁰, eh bien, pourquoi... pourquoi le considérer comme la situation normale d'être à la fois le dard et le fourreau ? Il y a évidemment, «dans cette attention» rituelle de la circoncision *quelque chose* qui ne peut, évidemment, qu'engendrer quelque chose de salubre quant à la division des rôles.

Ces remarques, comme vous le sentez bien, ne sont pas latérales : elles ouvrent justement la question qui situe au-delà de ce qui, déjà, à partir de cette explication, ne peut plus *vous apparaître* comme une sorte de caprice rituel,

D,GM*D*qui*/Afi mais quelque chose qui est conforme à ce *que*, dans la demande, je vous apprends à considérer comme ce cernement de l'objet, comme la fonction de la coupure, c'est le cas de le dire, de cette zone délimitée. Ici, le dieu demande en offrande et très précisément pour dégager l'objet après l'avoir cerné. Que si, après cela, les *ressources* comme l'expérience de ceux qui sont groupés *et* 26 se reconnaissent à ce signe traditionnel, que si leur expérience ne voit pas, pour autant, s'abaisser — peut-être loin de là — leur relation à l'angoisse, c'est à partir de là que la question commence.

L'un de ceux qui sont ici évoqués — et ce n'est vraiment, dans mon assistance, ne désigner personne — ma appelé un jour, dans un billet privé, "le dernier des kabbalistes chrétiens". Rassurez-vous : si quelque investigation joue, D*peut-être*/Afi à proprement parler, sur le calcul des signifiants ; *peut être* quelque chose où L,GM à l'occasion je m'attarde, /*ma gématrie¹¹*/ ne va pas à se perdre dans son

L /*comput*/ ; elle ne me fera jamais prendre, si j'ose dire, ma vessie pour la D*et*/L lanterne de la connaissance ! *mais* bien plutôt, si cette lanterne s'avère être L*elle me fera plutôt, s'il se peut, une lanterne sourde, *d'y reconnaître à l'occasion ma vessie*.

Mais, plus directement que Freud, parce que venant après lui, j'interroge son dieu : "Che vuoi ?" "que me veux-tu ?", autrement dit, quel est le rapport du désir à la loi ? Question toujours élidée par la tradition philosophique, mais

(10). Charles Baudelaire, *Les fleurs du mal*, Spleen et idéal, L'héautontimorouménos [10.5.1857] :

Je te frapperai sans colère
Et sans haine, comme un boucher,
Comme Moïse le rocher !
Et je ferai de ta paupière,
Pour abreuver mon Sahara,
Jaillir les eaux de la souffrance.
Mon désir gonflé d'espérance
Sur tes pleurs salés nagera
Comme un vaisseau qui prend le large,
Et dans mon cœur qu'ils soûleront

Tes chers sanglots retentiront
Comme un tambour qui bat la charge !
Ne suis-je pas un faux accord
Dans la divine symphonie,
Grâce à la vorace Ironie
Qui me secoue et qui me mord ?
Elle est dans ma voix, la criarde !
C'est tout mon sang, ce poison noir !
Je suis le sinistre miroir
Où la mégère se regarde !

Je suis la plaie et le couteau !
Je suis le soufflet et la joue !
Je suis les membres et la roue,
Et la victime et le bourreau !
Je suis de mon cœur le vampire,
— Un de ces grands abandonnés
Au rire éternel condamnés,
Et qui ne peuvent plus sourire !

(11). gématrie : altér. du grec *geometria*. Procédé consistant à suggérer un nombre au moyen d'un mot, dont on additionne les valeurs numériques et symboliques de chaque lettre. Il y a de nombreux exemples de gématrie, aussi bien dans la Bible que dans les écrits des Pères de l'Église (Augustin) et dans la littérature rabbinique. La Kabbale et les diverses littératures ésotériques anciennes et contemporaines utilisent cette technique de spéulation mystique, opérant sur les mots hébreux ainsi que le *Notarikon*, interprétation des lettres d'un mot comme abréviations de sentences entières et la *Temura*, déplacement de lettres selon certaines règles systématiques.

à laquelle Freud a répondu — et vous en vivez, même si, comme tout le monde, vous ne vous en êtes pas encore aperçu.

Réponse : *c'est la même chose*. Ce que je vous enseigne, ce à quoi vous conduit ce que je vous enseigne et qui est déjà là dans le texte, masqué sous le mythe de l'œdipe, c'est que *le 'désir et la loi, ce qui paraît s'opposer dans un rapport d'antithèse, ne sont qu'une seule et même barrière pour nous barrer l'accès de la Chose. /Nolem, volem/, désirant, je m'engage dans la route de la loi. C'est pourquoi Freud rapporte à cet opaque, l'insaisissable désir du père, l'origine de la loi*. Mais ce à quoi cette découverte et toute l'enquête analytique vous ramène, c'est à ne pas perdre de vue ce qu'il y a de vrai derrière ce leurre.

Qu'on me *normative* ou pas mes objets, tant que je désire, je ne *sais* rien de ce que je désire, et puis de temps en temps un objet apparaît, parmi tous les autres, dont je ne sais vraiment pas pourquoi il est là. D'un côté, il y a celui dont j'ai appris qu'il couvre mon angoisse, *l'objet de la phobie*, et je ne nie pas qu'il a fallu qu'on me l'explique — jusque là je ne savais ce que j'avais en tête, sauf à dire que vous en avez, vous en avez ou pas. De l'autre côté, il y a celui dont je ne peux vraiment justifier pourquoi c'est celui-là que je désire et, moi qui ne déteste pas le filles, pourquoi j'aime encore mieux les petites chaussures. D'un côté, il y a le loup, de l'autre la bergère.

C'est ici que je vous laisserai à la fin de ces premiers entretiens sur l'angoisse. Il y a autre chose à entendre de l'ordre angoissant de dieu²⁸: il y a la chasse de Diane dont, en un temps que 'j'ai choisi — celui du centenaire de Freud —, je vous ai dit *qu'elle* était /*la Chose*/ de la quête freudienne¹². Il y a ce à quoi je vous donne rendez-vous pour le trimestre qui vient, concernant l'angoisse : il y a l'hallali du loup.

D*le désir est la loi... paraît se poser... et sans qu'une seule... la chose, // désirant... Freud rapporte à [CC:cette remarque/cet opaque]... loi*IL*le désir et la loi, ce qui paraît s'opposer dans un rapport d'antithèse, le désir et la loi de sont qu'une seule et même barrière pour nous barrer l'accès à la Chose. /Nolem volem/, désirant je m'engage dans la route de la loi, c'est pourquoi Freud rapporte à l'insaisissable désir du père, l'origine de la loi*|JO,GM,FD*se poser*|CC*s'opposer*

D*normalise*/V||D*peux*/L, V

CC38,FD,GM,MBIL*de phobie*
JO*d'une phobie*

L>, il y a autre chose à entendre de l'ordre angoissant de dieu<

D*quel*/L || LICC*la voie*

(12). La Chose freudienne ou Sens du retour Freud en psychanalyse (conférence à la clinique neuro-psychiatrique de Vienne, 7 nov. 1955), *L'Évolution psychiatrique*, 1956, n°.1, puis *Écrits*, op. cit., p.401 sq.

(13). J. Bobon [*Cf. supra* n.7, p.62], op. cit., p.63 : « [Isabella, jeune schizophrène, peint] La dernière peinture de cette série représente un arbre au tronc armé de regards particulièrement expressifs. En fin d'exécution du tableau, Isabella souligne de traits de couleur appuyés les contours de l'arbre ; emportée par son geste, elle dessine comme un début de feuillage qui tourne court faute d'espace mais où apparaissent, pour la première fois, des formes littérales non signifiante, des signes plastiques (alv.). Immédiatement au-dessous de ces lettres, et au départ d'un bras coupé de l'arbre, dans le même mouvement rapide et spontané d'exécution, elle peint une sorte de guirlande de signes linguistiques ; ceux-ci sont les mots d'une phrase correcte et terriblement précise, d'une phrase-clé du délire : "Io sono sempe vista" (Moi, je suis toujours vue") ».